

Christine Eddie, *Les Carnets de Douglas*, Éditions Héloïse d'Ormesson, 2009.

On s'essouffle à parcourir la terre, à l'affût de quelque trésor qui console. On écoute le chant de la mer. On lit un poème. On respire du jasmin. On tombe avec la neige. On cherche un éblouissement qui retentira encore quand les heures creuses reviendront rythmer l'ordinaire, un éclat fulgurant qu'aucune misère humaine ne peut écraser.

Je voulais t'offrir la beauté du monde, un recueil de consolations qui te guiderait doucement vers la lumière. C'est tout ce que j'ai trouvé pour ne jamais te quitter. Il m'aura fallu beaucoup trop de temps pour comprendre qu'ici ou ailleurs, loin de toi, la lumière est toujours tamisée. Il y a des silences impardonnables et j'essaie de me rassurer en songeant que je t'aurai au moins épargné le spectacle de ma détresse. Mais je n'écrirai plus, c'est mon dernier carnet, je te le promets. Je reviens. Attends-moi.

REPÉRAGE

MÊME QUAND ELLE SE DÉROULE AU LOIN, la guerre profite toujours à quelqu'un. À Sainte-Palmyre, ce fut aux Brady. Guidés par l'odeur de pactole qui se terrait sous le moindre signe de rationnement, ils se lancèrent dans un marché noir d'aliments, brassèrent de la bière et, surtout, des affaires. Petit train va loin et l'encre qui signa l'Armistice n'était pas encore sèche que leur locomotive tirait déjà une rondelette fortune dont l'édification avait échappé à l'inspecteur des impôts.

Comme une marée noire, leur pouvoir s'étendit sur des dizaines, puis des centaines et des milliers d'hectares. Fermes, abattoirs, épiceries, usines, auberges : à la fin, on ne compterait plus. Tout ce qui nourrissait la région finirait par leur appartenir. À Sainte-Palmyre, les Brady prendraient l'habitude de présider la table. De père en fils, cela irait de soi.

Antoine, le rejeton de la première génération de ces Brady prospères, assura le relais dès le moment où il se choisit une épouse parmi les filles de notables : Alexina, une nymphette un brin neurasthénique mais au compte bancaire consistant. Leur opulence bien assise, Antoine et Alexina eurent deux enfants, une fille, May, et, Dieu soit loué!, un garçon trois ans plus tard. Ce qui autorisait la nymphette à soupirer d'un air las quand le jeune Romain était présenté à d'illustres visiteurs : « C'est le dernier enfant que j'aurai ». Elle tint promesse.

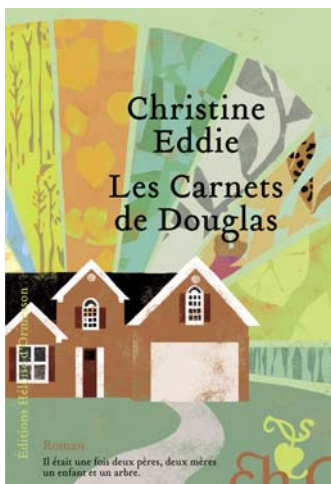
OCCUPÉS, LUI À FAIRE FRUCTIFIER LEURS ACTIFS ET ELLE, à soigner sa dépression, les parents Brady eurent peu de temps à consacrer à Romain. Quant à May, la sœur, sa jalousie se transforma en une aversion qui frisa le sadisme chaque fois que l'occasion lui fut donnée de se trouver seule avec son frère. Ce sont des choses qui arrivent.

Aussi, quoique normalement constitué, leur cadet ne sut jamais tout à fait comment se comporter avec une famille de parvenus qui n'entretenait de relations que si elles étaient publiques. Aux timides questions que Romain, comme tous les enfants de son âge, posait candidement, on ne répondait pas, ou alors trop vite et à côté. Pas maintenant. Qu'est-ce que tu crois ? Mais vas-tu finir par te taire ! Le petit garçon errait dans les couloirs étincelants du manoir à fausses tourelles, se cachait dans les plis des rideaux en caressant à deux mains leur velours épais, se pelotonnait sur le palier de l'escalier en imitation de marbre, assez large pour contenir deux arbres généalogiques. En effet, il finissait par se taire.

Il aurait pu se perdre, s'emmurer, mais c'était sans compter la musique qu'il croisa par hasard au jardin d'enfants et que monsieur et madame, considérant qu'il serait de bon ton d'offrir de temps à autre un récital à leurs invités, acceptèrent de lui faire apprendre. Sans compter aussi les livres importés à prix d'or, par rayonnages entiers pour le coup d'œil, dont les pages étaient parfois collées les unes aux autres à force de n'avoir jamais été lues. Les véritables parents de Romain Brady, les seuls qui comptèrent vraiment, se nommaient Amadeus Mozart et la comtesse de Ségur.

A QUATRE HEURES DE ROUTE DE SAINTE-PALMYRE, Éléna Tavernier dut se contenter, elle aussi, d'une enfance dépeuplée. Elle grandit dans une maison pleine de fracas où les injures que le père lançait à Rose, la mère, en même temps qu'une assiette ou une gifle, débordaient d'obscénité et de mépris. Ne pas les entendre demanda beaucoup d'efforts à la fillette. Elle passa ainsi l'essentiel de ses premières années à se boucher les oreilles, rêvant à l'intervention des fées qui les transporteraient, elle et sa maman, dans un pays des merveilles, n'importe lequel. C'est exactement ce qu'elle faisait la dernière fois que sa mère hurla dans la cuisine pendant qu'une tache de sang dessinait un lac sur le plancher. S'il manquait un indice pour connaître toute la vérité, Éléna le trouva dans le regard terrifié de la morte, juste avant que le prêtre ne lui ferme les yeux. Mais dénoncer le père était au-delà des forces d'une gamine de six ans.

Rose Tavernier fut enterrée au bout de la dernière rangée du petit cimetière de Saint-Lupien où Éléna ne pouvait se rendre qu'en cachette, avant l'école ou après la messe, sans jamais avoir le temps de dire maman tu me manques. La fille unique n'eut d'autre choix que de s'accommoder de son père unique. Comme un caméléon invisible et tranquille, apparemment obéissant mais en constant état d'alerte, elle apprit à ranger, nettoyer, cuisiner et étudier en faisant semblant de ne pas rester sur ses gardes à tout moment. Les caméléons, c'est connu, ont un champ de vision de trois cent soixante degrés.



Christine Eddie, *Les Carnets de Douglas*
Roman

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2009 | www.heloisedormesson.com
192 pages | 18 € | ISBN 978-2-35087-109-7
Distribution/diffusion Interforum